

cultivateur a besoin d'une grosse nourriture, quo sans cela il ne résisterait pas au travail; mais comment font donc les cultivateurs du Haut-Canada? Comment font nos canadiens qui vont travailler chez les cultivateurs américains; est-ce qu'ils ne se vantent pas à leur retour d'avoir été bien nourris? Non, si nos cultivateurs ne prennent pas une nourriture plus choisie, c'est qu'on ne sait pas en apprécier les qualités nutritives, et que l'on croit que ce qui pousse d'un peu bon sur une terre est destiné par l'ordre des choses à aller figurer sur les tables de nos villes; tandis qu'au contraire on devrait commencer par mettre de côté la provision de la famille et ne vendre que le surplus. Si un cultivateur veut aller faire de l'argent sur le marché, qu'il cultive quelques ruches; qu'il fabrique du fromage, dont la vente payerait si bien; qu'on sème de la graine afin d'avoir de meilleurs pacages et plus de beurre; que l'on cultive le lin; et, comme souvent, ce que l'on porte au marché est pour acheter en retour des draps étrangers dans les magasins, que que l'on s'applique surtout à l'industrie domestique.

En disant ceci, M. X prit le No. 9 du *Journal d'Agriculture* et observa, que tout en donnant des louanges mérités aux sœurs qui conduisent l'Ouvroir pour la belle qualité de leurs produits, j'avais recommandé aux cultivateurs en général de confier la fabrication de leurs laines à ces bonnes sœurs. Ce conseil, dit-il, doit être limité à la fabrication des couvertes, des tapis et autres articles de choix qui ne peuvent être faits avec autant de perfection sur les métiers de la maison. Il faut espérer qu'avant longtemps la fabrication domestique des familles durant l'hiver sera principalement dirigée vers les produits du lin, à la culture duquel nos terres sont si appropriées; jusqu'alors le temps de nos familles ne peut être mieux employé qu'à la fabrication des laines produites par les fermes.

—Vous avez pleinement raison, dis-je, on ne doit en aucune manière détourner les cultivateurs de l'industrie domestique. Aussi, en leur conseillant d'aller à l'Ouvroir de St. Hyacinthe, c'était en grande partie pour les initier au genre d'industrie perfectionnée qu'on y pratique, et les stimuler à imiter les beaux ouvrages qu'ils verraient en sortir.

Après ces paroles, nous mimés nos

casques et nos capots et nous nous dirigeâmes vers les bâtisses de la grange, qui, comme je l'ai déjà dit, sont à environ un arpent de la maison.

PROGRES.

(A Continuer.)

NOTES RELATIVES A L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

De l'anglais à l'allemand, la transition est facile. Chez l'un comme chez l'autre, l'enseignement est pratique. Écoutons donc l'allemand avec autant de désir de nous instruire que nous avons écouté l'anglais. Voici ce qu'il nous dit :

“L'agriculteur instruit et éclairé se meut avec plus de liberté; sa marche est plus rapide, mais quelquefois moins sûre que celle du simple cultivateur praticien, qui sait remplacer ce qui lui manque en science pure par une grande circonspection, une habileté d'exécution plus grande encore, et par des améliorations constamment progressives. Comme les connaissances théoriques ne suffisent pas en agriculture, l'homme instruit et savant ne mérite le nom d'agriculteur que lorsqu'il est en même temps praticien; cela veut dire qu'il doit être non seulement à la théorie, mais encore complètement rompu à la pratique, sans cette dernière condition, il ne peut être qu'un agriculteur superficiel. Dès qu'il s'agit de mettre la main à l'œuvre, il ne tarde pas à se fourvoyer comme le plus simple routinier, ce qui a pour conséquence naturelle d'effrayer et d'éloigner ceux que leurs inclinations entraînent vers les études agronomiques.

“Tous les jours je m'aperçois, dit Marshall, que l'on ne peut conduire une exploitation avec la plume.” J'ajouterai à ces paroles que l'on ne peut pas apprendre l'agriculture que dans les livres. Sans doute, il y a de bons ouvrages; mais le livre de la nature est bien meilleur encore, et il n'est possible d'y lire qu'à l'aide de l'expérience.”

J. N. Schweerz, Directeur de l'institution agronomique de Hohenheim.

Encore une petite note, très courte, mais très importante à cause qu'elle se rapporte absolument à l'étude confiée au Comité de notre Conseil d'agriculture. Aussi espérons-nous que ce comité en fera son profit en temps opportun. Et peut-être, aussi nos Législateurs ne la dédaigneront pas!

Cette note est extraite d'un livre français essentiellement pratique. Il a pour auteur A. Mahul. Voici :

“On a proposé une foule de systèmes plus ou moins ingénieux en théorie, pour l'organisation de l'enseignement agricole.

Le problème à résoudre est double.

1o. Il faut que les écoles soient fréquentées; 2o il faut que cette fréquentation devienne effectivement utile à ceux qui s'y adonnent.

L'idée la plus simple et la plus naturelle a paru d'abord d'introduire des notions élémentaires d'agriculture dans le programme des écoles primaires. Le procédé peut satisfaire l'esprit au premier coup d'œil; mais en y réfléchissant, on reconnaît que le résultat effectif se bornera, tout au plus, à répandre, au sein des populations, quelques notions vagues auxquelles elles n'accorderont qu'une foi douteuse.

L'enfant n'apprendra guère que des mots, sans valeur, pratique ultérieure; l'instituteur, qui n'est ni propriétaire ni cultivateur, n'en saura généralement pas plus que ce qu'il enseignera à ses élèves, c'est-à-dire, encore des mots; en outre, placé au sein d'une population qui pratique héréditairement l'agriculture, et qui en tire sa subsistance, il sera dénué d'autorité morale, pour faire prendre au sérieux sa science.

Ces observations s'appliquent, par analogie, au système de joindre un cours d'agronomie au programme des “écoles normales.”

Ce cours sera inévitablement incomplet et surtout inexact, si le maître ou les élèves passent aux applications. L'instituteur sorti de l'école normale, auquel je dénie une autorité morale suffisante sur l'esprit des enfants quand il s'agit de préceptes agricoles, sera bien près de devenir un objet de moquerie, quand il s'avisera d'en remontrer aux adultes qui ont, bien ou mal, pratiqué l'art agricole, et qui se croient quelques droits de penser qu'ils en savent plus que le maître.” Ces observations s'accordent parfaitement avec l'enseignement du célèbre agronome Mathieu de Dombasle, comme on peut le voir dans ses *Leçons diverses*, édition de 1843.

Ici se terminent les notes extraites des maîtres dans l'art de cultiver la terre.

D'après les enseignements donnés par ces maîtres, il ne nous est pas difficile de formuler un ensemble d'idées